

# objectif ARCTIC

1984

par Jean-François Catoire (1954-1990)

avec

deux picards :

**Thierry Personne et Jean-François Catoire**

et deux parisiens :

**Norma Desprez et Jean-Luc Bouchez**

*Lorsqu'il était passager dans le side, Jean-François nota, sur un carnet de route, leurs péripéties, et ce fut Maryse Bernard qui, à l'époque, dactylographia le récit.*

**LE 09 JANVIER 1984 A 15 H**  
**TEMPS SEC ET DOUX**

Après diverses péripéties et déboires mécaniques, nous sommes enfin partis...

Plein Nord... le compteur de la BMW indique 58836 km.

Nous allons bouffer de l'autoroute. Le trafic est dense, mais en fin de soirée, il devient plus fluide, pour se transformer en une majorité de poids lourds, avec lesquels notre notre vitesse correspond sensiblement (100 km/h).

Vieille bourre avec un Transports MAHE (42), que nous redoublerons deux fois, puis qui nous klaxonnera en nous repassant vers le Danemark.

Le bitume défile sous le nez du side-car...

Nous nous arrêtons (le pneu du side de Norma a éclaté sur l'autoroute hollandaise).

Nous plantons la tente.

**LE 10 JANVIER 1984**

**GELÉE LE MATIN, COURTE AVERSE LA NUIT, TEMPS FROID ET HUMIDE**

Nous changeons de roue, l'entraxe n'est pas le même, démontage du moyeu, modelage de la caisse du side sur laquelle la roue frotte. Nous n'avons rien bu depuis la veille à midi...

Nous repartons... 500 mètres !

Norma s'arrête, ça sent le caoutchouc brûlé. Le cockpit se lève, je les vois penchés sur la roue, je vais les rejoindre...

Nous décidons de nous séparer. Je reste avec Jean-Luc pour réparer.

Il s'agit de modifier l'emplacement de la caisse du side pour que la roue ne touche plus et de réduire le porte-à-faux de la broche en réalisant une entretoise...

Tri du matériel : le groupe, la meuleuse, la perceuse, les forêts... (deux heures pour déposer, percer, reposer la caisse, puis réduire l'entretoise). La caisse est lourde, pas de prises à l'arrière.

A l'aide de la meuleuse, je perce un rectangle de 3x10 cm pour y passer les doigts. Un autocollant empêchera l'air de passer...

Nous repartons, ça marche... frontière allemande, vérification des identités.

Je vois maintenant le side noir, il fait soleil, Norma et

Thierry s'affairent.

Un café ! vite, deux bonnes bières, et nous aidons Thierry, réglage de richesse des carburateurs, puis le casse-croûte (rations).

Norma démonte son carénage, (groupe et meuleuse) et le phare n'éclaire plus le ciel. Nous repartons... ça va... le carreau du side vibre dans un bruit infernal, je n'arrive pas à le coincer.

La roue de Norma s'incline de nouveau, nous décidons de faire souder la broche au premier garage venu... (introuvable sur l'autoroute)... je m'endors, bercé par le bruit du Boxer B.M.

Nous faisons le plein des deux B.M., plus dix litres pour le groupe.

Norma fait un croquis pour expliquer au pompiste notre problème de broche. Ça marche. Il nous indique un garage à deux kilomètres.

**LE 10 JANVIER 1984 A 19H30**  
**TEMPS FROID ET SEC AVEC RAFALES**

Après avoir réparé le side de Norma, (qui tourne très bien depuis) nous voilà sur la B.M. de Thierry, il faut régler les culbus.

Pendant que le moteur refroidît, Norma nous fait à manger. Le « Carré Daval » (notre réchaud à essence) éprouve quelques problèmes pour fonctionner, c'est un joint... Brève réparation (encore une !) et bientôt la choucroute est bonne à manger (entre-temps Norma s'entaille un doigt avec les couvercles des conserves...) enfin un repas chaud !

Il était temps !

Nous voilà à nouveau sur la B.M.

Ça se présente bien.

La cause du mauvais fonctionnement était bien les culbus, trop serrés, un petit réglage... et c'est reparti.

Il s'est mis à pleuvoir, et la pluie ne nous quittera pas jusqu'en Suède.

Norma et Thierry conduisent. Je m'endors...

Cent kilomètre plus loin, Thierry s'arrête, fatigué, je prends le guidon.

Tout va bien, le B.M. ronronne doucement à cent kilomètres/heure.

Mais soudain... réserve... puis panne sèche...

Nous vidons les deux bidons de dix litres.

Jean-Luc relaie Norma. Nous ne rencontrons que quelques poids-lourds, l'autoroute est à nous. Nous allons rouler jusqu'au

Danemark avec la pluie et le froid. Hambourg, le vent est maintenant très violent, une forte rafale me fait changer brutalement de voie.

Nous passons la douane, un seul employé est là pour vérifier nos cartes d'identité, et nous cherchons un abri.

### **LE 11 JANVIER 1984**

Il est presque **six heures du matin**.

Il pleut des cordes depuis cent kilomètres... pompes automatiques, pas d'argent danois...

Il faudra attendre que les banques ouvrent, nous arrivons à rejoindre le prochain bled sur la réserve. Pas le courage de planter la tente. Je vise un arrêt de bus, abri providentiel...

Jean-Luc est trempé jusqu'aux os. La combinaison Porex tient mal la pluie, moi, j'ai revêtu un immense ciré noir qui me protège.

Jean-Luc a froid, il doit se changer complètement dans l'arrêt de bus, plein de courants d'air. Nous attendons là, somnolents, une heure trente, recroquevillés sur un banc.

La rue s'anime...

Les gens qui attendent le bus nous regardent, amusés.

**Sept heures trente.**

Je réveille mes équipiers bien abrités dans les sides.

Avec un peu de chance, les banques ouvriront vers huit heures. Je m'installe dans le side, change de chaussettes (mouillées) et m'endors.

Je suis réveillé par Thierry, la banque à ouvert à neuf heures trente.

Toujours cette pluie froide... deux heures de « poireau » nous repartons, il pleut toujours. Je dors pendant vingt kilomètres, puis nous nous arrêtons après **Aarhus**, dans un troquet-camping. Bon accueil, il y fait chaud. Norma, trempé, fait sécher ses vêtements.

Café, bière, fish and chips...

Nous repartons, encore cent soixante, cent soixante-dix kilomètres pour le bateau.

**Quatorze heures trente.**

Il pleut toujours, mais il reste un peu de neige dans les bas-

côtés.

Arrivée à **Frederikshavn** à dix-sept heures environ.

Le bateau est à vingt-deux heures quinze, nous mangeons et dormons dans le hall.

### **Vingt-deux heures.**

Nous sommes sur le parking entre deux rangées d'immenses camions . Il fait deux degrés, nous entrons dans la cale. Nous montons... Superbe bateau... moquette partout, night-club, casino, supermarché. Nous buvons une bière, puis passons aux toilettes. On se sent mieux.

Nous nous endormons.

A une heure quarante-cinq du matin, nous franchissons la douane. Je prends le guidon.

La pluie a été remplacée par un vent glacial.

Objectif : **Obreren**, trois cents kilomètres.

A environ cent quatre-vingt-dix / deux cents kilomètres, Jean-Luc passe le guidon à Norma.

### **LE 12 JANVIER 1984**

#### **FROID SEC ET VENT**

Il est six heures. Nous buvons un café, avec lequel nous sortons systématiquement deux plaques de chocolat. Je vais reprendre trois autres cafés et Thierry dort encore dans le side.

La serveuse n'accepte pas que je paie les cafés. Je ne comprends pas trop (mais nous aurons l'explication plus tard).

Nous repartons, la pluie a cessé, mais la route suédoise est vicelarde et à un moment le vent violent me fait faire un écart. Je contrebraque légèrement mais la roue avant décroche. Mes cent kilomètres/heure redescendent alors à soixante-dix, puis quatre-vingt.

Après deux cent-cinquante / deux cent-soixante kilomètres de conduite, c'est à mon tour d'arrêter. Je n'ai plus assez d'attention et je préfère passer le guidon à Thierry.

C'est reparti, je m'endors, recroquevillé dans le petit habitacle du side. Je dispose en effet d'un coin (c'est le cas de le dire, car la forme est en coin) de soixante-dix centimètres de large , un mètre de haut et un mètre-dix de long. Dans la conception du panier, la priorité a en effet été donnée au coffre, eu égard au volume de matériel transporté.

Lorsque je me réveille, on refait le plein. Dehors, tout est blanc...

DE LA NEIGE !...

La journée (ou plutôt le long ruban de bitume) se déroule bien. Vers dix-sept heures, c'est mon tour. Je roule environ deux heures, surveillant la présence du phare jaune de Jean-Luc dans mon rétro.

Au loin, j'aperçois un gyrophare... je ralentis... deux voitures dans le fossé. Plus une dépanneuse... méfiance...

Un peu plus loin, je me mets en travers... contre-braquage du bout des doigts... je ralentis, des voitures me doublent. Je n'ai plus aucune adhérence. A environ quarante kilomètres à l'heure, je pars à gauche, je rattrape... frayeur... je veux m'arrêter, mais pas de parking... les énormes camions-remorques me croisent à pleine vitesse... des voitures me doublent à au moins quatre-vingt / quatre-vingt-dix... une Mercedes est à cheval sur le talus, veilleuses allumées. Je ne comprends pas... je les traite de fous, cherchant désespérément un endroit pour me garer.

Enfin !

Un motel, avec un immense parking ! Ouf !

Je me dirige vers Jean-Luc, lui non plus n'a rien compris.

Nous décidons d'arrêter pour le moment, et de repartir vers minuit dans une circulation moins dense.

Un petit café, une petite graine (rations) et nous nous couchons dans un abri providentiel : une structure en planches de sapin, recouverte d'une bâche plastique, dans laquelle sèche une charpente (magnifique), je suppose qu'elle est en en lamellé-collé destinée au futur bâtiment en construction en contre-bas.

Dedans, il fait bon et Norma découvre que le hangar est chauffé pour le séchage de la colle, belle aubaine... matelas, duvet, et une bonne nuit (courte) dans la bonne odeur du sapin.

Vers minuit, Norma nous réveille. C'est l'heure ! Mais nous changeons d'avis. Dehors souffle un vent violent, si fort, que les billes de bois en bougent, et que la bâche fait un bruit infernal.

Nos attelages sont sensibles au vent (trop grands) et... avec du verglas !

**LE 13 JANVIER 1984**

**FROID SEC ET GEL**

Vers quatre heures, Norma nous réveille de nouveau (lui seul à une

montre).

Je sors... calme plat ! ? !...

Quel contraste !

Je comprends... la bâche offre une très grande surface au vent. Celui-ci, même faible, la fait claquer dans un bruit infernal et arrive même à faire bouger la structure du hangar.

Il fait un froid sec.

Jean-Luc et moi roulerons jusqu'à midi, sur une route verglacée par endroits, mais toujours doublés par les suédois. Puis, après une petite croûte, on change.

Je me réveille, je sens que le side-car fait des embardées.

Je vois le bas-coté qui défile, je suis inquiet... surtout quand nous croisons des voitures et des camions.

J'ai une grande confiance en Thierry (side-cariste confirmé, qui pilote très bien) mais je pense que l'on va trop vite.

Au bruit, je sais que nous roulons à quatre-vingt-dix / cent kilomètres à l'heure, sur une route tantôt recouverte de neige tassée, tantôt verglacée.

Je vois le garde-boue avant de la B.M. qui tressaute dans les cahots, merveilleuse suspension (made in 1953 !). Il est maintenant tout blanc car la neige tombe. Nous roulons toujours très vite.

Quelquefois le moteur s'affole un peu, la roue arrière glisse, Thierry contrôle, calmement.

Je n'ai plus envie de dormir. Un grand rond-point... on s'arrête... vérification de l'itinéraire...

J'en profite pour dire à Thierry qu'il roule trop vite.

Je m'apercevrai plus tard que ça va, en fait, très bien, et qu'il ne roulait pas si vite que cela.

L'impression de vitesse est multipliée dans le side, au ras du sol.

Et, au guidon, quatre-vingts kilomètres à l'heure, ça ne fait pas beaucoup.

Thierry tiendra ses deux cent cinquante kilomètres sur, et sous, la neige, que le vent nous envoie par le travers.

Norma et Jean-Luc feront un petit relais.

Nous arrivons à **Luleå** (tournant de l'expédition) ayant perdu la notion du temps. La vue d'un supermarché ouvert nous induira en erreur.

Il est en fait vingt-trois heures trente.

Nous nous dirigeons vers un « Esso Motor Hotel » (qui jouxte la E4), fermé, pour boire un café, mais le Maître d'Hôtel sort et nous indique le parking couvert où des prises alimentent les chauffages installés dans les véhicules.

Nous verrons bien.

Dans l'hôtel, pas de café, mais on nous propose une chambre, pour quatre, à deux cent quatre-vingts couronnes. Nous acceptons. C'est juste la somme dont nous disposons.

Sourires et étonnements quand nous affirmons que nous nous rendons au « NORDKAPP ». La plupart des suédois parlent anglais, ce qui facilite nos rapports.

Thierry et moi possédons quelques connaissances en anglais, et Norma en allemand.

Nous déchargeons les appareils photo et les vêtements mouillés que nous étendons dans la chambre. Il y en a partout. Puis, nous ouvrons une boîte de rations.

Dans la chambre, il fait dix neuf degrés. Il y a deux lits, à étages, une salle de bains, W.C., et un appareil à refaire les plis des pantalons (qui nous sera très utile pour faire sécher nos cagoules).

Tout en mangeant, nous discutons de l'organisation de la journée du lendemain. Plusieurs problèmes se posent à nous.

Il faudrait :

- vidanger les moteurs (huile plus fluide)
- poser nos roues à clous (pas mises au départ car interdites en Allemagne)
- le frein avant de Norma a rendu l'âme depuis longtemps et le frein arrière n'est pas suffisant (attelage chargé)
- il faut amener des fils pour des gants chauffants (l'autre attelage a déjà des poignées chauffantes)
- changer de gicleurs (plus gros à cause du froid)

Et un autre gros problème.

Après renseignements, les banques suédoises sont fermées le samedi, et nous n'avons plus une *krona* (couronne) en poche.

Nous décidons de contacter un nommé Axel Johansson, membre du S.M.C. (Moto-Club local) que Norma avait mis au courant de notre passage, dès le lendemain matin.



**SAMEDI 14 JANVIER 1984**

**Neuf heures.**

Cinq centimètres de neige en plus. Le bull est déjà passé. Un employé de l'hôtel finit les allées avec une sorte de fraise. Douche, et téléphone à Axel Johansson, mais nous n'avons plus d'argent, l'hôtesse nous sourit et nous offre le téléphone.

Axel n'est pas là. Nous appelons un autre membre du S.M.C., puis encore un autre et nous obtenons Tommy Nielson, allemand, anglais, et nous nous entendons.

Il m'explique qu'il sera là dans un quart d'heure. Branle-bas de combat... On fourre tout pèle-mêle dans les sacs.

Alors que se charge le side, je vois une Volkswagen bleue arriver, c'est lui...

Sourire, poignée de mains...

Il nous dit que son frère arrive. Lui, il connaît très bien l'allemand.

Dix minutes plus tard, une Volvo s'arrête à son tour devant l'hôtel. Les deux frangins sont sympas.

Tout est plié. Nous discutons dans le hall. A l'hôtel, on veut bien nous changer trois cent quatre-vingts *kronor*. Nous chargeons la voiture de Tommy de tout ce qui nous alourdit inutilement pour la partie la plus dure de notre raid. Beaucoup de nourriture en trop et des petites affaires inutiles (gamelles, etc.). Nous ne gardons que le strict nécessaire et nous nous allégeons ainsi de quatre-vingt à quatre-vingt-dix kilos.

Il nous propose de suivre son frère jusque chez leur père qui possède un bon garage à environ six kilomètres, car pour aller chez lui, il pense que nous ne passerons pas (il y a cinquante centimètres de neige).

Il nous précise d'ailleurs que nous avons de la chance, car quatre jours avant, il faisait moins trente-deux degrés.

Nous le remercions et la B.M. démarre.

Nous suivons alors la Volvo jusqu'à une petite maison en bois à l'écart de la ville.

Là, le père, très sympa, sort sa Mercedes pour nous laisser le garage. Au boulot... Menus bricolages pour moi.

Je rajoute une corde à la butée de la porte du side, et au coffre, car je redoute que le blizzard qui sévit souvent dans le **Finmark** (steppe où rien n'arrête le vent) ne les retourne.

Réparation de fortune du frein de Norma, qui s'est usé prématurément. Il ne devra l'utiliser qu'en cas d'urgence (frein de secours !).

Le garage est super ! Propre et chauffé.

Les deux frangins possèdent de belles motos (Yamaha et Suzuki) et le père une magnifique 600 B.M. série 2, ex-police suédoise.

Nous allons boire un café dans cette jolie maison typique. Il fait chaud à l'intérieur, les petits pains sont succulents, on nous remplit gentiment la Thermo (que nous casserons peu après, ainsi que le thermomètre, dommage !). Puis vient l'heure du départ, les remerciements, échanges d'adresses, poignées de mains, photos, et nous voilà repartis, direction **Haparanda**.

Je me retourne. Vraiment, ce paysage est magnifique...

Dans ce décor de forêt de sapins enneigés, cet éclairage caractéristique du Nord qui donne l'impression de profondeur en plans différents, les petites maisons rouges semblent bien à leur place.

Après environ soixante-dix à quatre-vingts kilomètres, je fais quelques rares pointes à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure (je ne suis pas suédois). Encore cent trente kilomètres (qui seront cent cinquante avec une déviation)... et la frontière... Là, on nous arrête.

Nous faisons les pleins avec les trois cent quatre-vingts couronnes.

Puis vérification des cartes d'identité, on appelle un douanier qui parle anglais... questions... destination ... ? sourires... étonnement, les douaniers tournent autour des sides.

Il est vrai que la dernière moto que nous ayons vue remonte à la traversée de l'Allemagne.

- « Pas d'alcool ? »
- « Just a bottle for the cold !... »

Nous passons. Nous remarquons que dans leurs ateliers (bien équipés) ils démontent une voiture...

Direction Pelo. Deux cent soixante-dix kilomètres.

Je suis en forme, je n'ai pas froid, malgré les moins dix degrés. Il neige, un vent violent souffle et je conduis de travers pour protéger mon visage, car je dois rouler visière du casque relevée.

La route est éclairée pendant au moins vingt cinq kilomètres, puis par intermittences.

Nous croisons des bulls, qui repoussent inlassablement la neige dans les bas-côtés.

Il se fait tard et les voitures sont très rares.

Notre vitesse se réduit.

Je croise un camion... Je resserre un peu trop à droite, et me voilà embarqué dans la poudreuse, la roue du side se freine et me tire à droite.

L'avant décroche, je touche le rail, je crois que je vais me planter, mais, gaz coupés, je roule encore un moment en appui sur le rail. Je finis par m'en éloigner, je réduis encore ma vitesse.

Thierry qui dormait ne s'est aperçu de rien !

Je reprends la tête.

Des congères se forment environ vingt kilomètres plus loin. Et, alors que j'aborde une descente verglacée, je vois dans mon rétro le phare de Norma qui tourne brusquement, je freine, tout glisse... Je dois attendre le bas de la descente pour m'arrêter.

Demi-tour au frein (seule manière possible) et je remonte...

Jean-Luc, réveillé en sursaut est debout.

Le side a le nez planté dans le mur de neige. Je réveille Thierry.

Avec des pelles à neige, nous réussissons à sortir l'attelage, pas de bobo, on roulait doucement...

Le phare de Norma est tombé... surpris juste dans une congère vicelarde, Norma n'a pu retenir le side, qui, dans ces conditions, a une fâcheuse tendance à partir à droite.

Jean-Luc remplace Norma, et c'est reparti...

La neige envahit de plus en plus la route.

Le vent vient de la droite et je dois souvent rouler à gauche.

Trente kilomètres plus loin, c'est à mon tour de sortir, je ne peux retenir l'attelage, qui part à gauche.

J'entre dans le mur de neige (heureusement à environ quarante kilomètres à l'heure).

Pas de bobo, nous décidons de planter là. Je cherche un endroit... difficile... les endroits dégagés sont tous utiles (accès aux maisons)... Il nous est difficile de nous garer. J'en ai marre de chercher...

Je repère un endroit où le sol semble être de niveau avec la route. Il faudra dégager soixante-dix à quatre-vingt centimètres de neige à la pelle.

Nous nous garons un maximum, car j'ai très peur du bulldozer, qui, lame en avant, fonce à soixante-dix kilomètres à l'heure pour repousser la neige, et... si nos sides sont recouverts de neige, il est possible qu'il ne les voie pas, ou trop tard...

Même chaussés de raquettes, nous nous enfonçons dans cinquante centimètres de neige, et, à un moment, elle m'arrive même à mi-cuisses.

Nous plantons à quinze mètres de là, parmi les arbres, après avoir fait un chemin et tassé la neige sur une place de cinq mètres par cinq mètres.

Petite collation, froide, le réchaud nous posant des problèmes. Puis... bonne nuit ! Dans ces merveilleuses tentes isothermes. Je me réveille plusieurs fois, inquiet ; des voitures s'arrêtent, intriguées par ces véhicules insolites, garés en rase campagne.

J'entends aussi la niveleuse, je vois la lueur de ses gyrophares, illuminant même la tente.

J'appréhende un bruit de choc, de tôles froissées, bien connu des citadins, mais, non...

Les gars ouvrent l'œil.

Il ne neigera pas cette nuit.

#### **DIMANCHE 15 JANVIER 1984** **FROID SEC**

Il fait maintenant jour et je finis par me lever.  
Il fait froid. J'ai sorti ma main droite de mon gant. La morsure du vent glacial me l'a fait remettre tout de suite...

Il est midi !

Il est vrai que le jour diminue au fur et à mesure que nous montons.

Nous réfléchissons... Nous n'avons pas d'argent finlandais, ni norvégien.

Nous n'irons donc pas plus loin que ce que nos pleins faits à la frontière, plus nos deux jerrycans de dix litres nous permettront. Puis nous devons attendre lundi matin pour l'ouverture des banques.

Il est tard...

Nous resterons encore ici une nuit.

Le réchaud ayant été réparé, Norma fait la soupe. J'entends un cri !... Norma a renversé la soupe bouillante dans sa tente, la tuile... vite... la trousse de secours.

C'est son pied... ce n'est pas trop grave... quinze à vingt centimètres de brûlure au deuxième degré. Il se soigne avec un peu de tulle gras.

Mais, c'est le mauvais pied (celui du sélecteur). Norma souffre.

J'espère que ça ira pour conduire.

Le repas chaud terminé (soupe quand même) nous allons voir les motos. Les manchons et les tabliers sont raides. On ne peut plus débrayer. Mais elles démarrent bien.

Je retourne dans la tente pour écrire, pendant que Thierry et Jean-Luc réparent. L'avant-veille, lors d'un plein, Norma a démarré cockpit ouvert, pour se garer. Mais le vent, si violent ici, a arraché le cockpit. Les vis sont passées au travers du polyester.

En ce moment, j'entends le groupe qui tourne.

Une demi-heure plus tard, Thierry et Jean-Luc reviennent. Plus que quelques trous, de grandes rondelles, et c'est bon... Ils ramènent le groupe, mais... la baladeuse tombe... et l'ampoule éclate...

Nous irons nous coucher tôt, car demain, à quatre heures, nous devons nous lever.

Il fait nuit depuis longtemps (vers quinze heures environ). La nuit n'est jamais vraiment noire. Nous distinguons bien nos affaires, sans éclairage.

Alors que nous ramenons quelques affaires aux motos, un homme arrive, à pied ! Il ne parle apparemment que le finlandais. Je lui fais comprendre que nous allons au Cap Nord. Il me fait alors des signes, en me montrant des hauteurs de neige de deux mètres et me dessine des montagnes russes avec la main... ça, nous le savions...

Il me demande une cigarette et... repart dans la direction d'où il venait !!!???...

Ce sera la seule âme qui vive que nous verrons en cette journée et demie.

Nous regagnons nos tentes vers minuit pour une bonne nuit...

Je ne m'endors pas tout de suite, et je rêve tout éveillé... Le Nord... La Scandinavie...

C'est vrai que d'après le kilométrage des motos, nous allons bientôt dépasser le cercle polaire arctique...

Nous avons parcouru plus de trois mille kilomètres.

Je peux même dire qu'à un certain moment, nous avons roulé jour et nuit. En tenant compte de notre journée perdue (mécanique) nous avons couvert en moyenne jusqu'à **Luleå**, notre camp de base, presque huit cents kilomètres par jour, en moto... en plein hiver...

Mais ce n'est pas fini. Le plus dur nous attend.

Je m'endors, la tête pleine de ces paysages, des fenêtres, des petites maisons, en bois, décorées par de petites lumières, comme des bougies placées sur un bougeoir en forme de toit.

Ces maisons qui paraissent déjà chaudes et douillettes au regard.

BZZZZZZZZZZZZZZ... ..

**LUNDI 16 JANVIER 1984**  
**FROID ET NEIGE QUI TOMBE**

Je me réveille. Je pense qu'il est environ quatre heures. A ce moment là, Norma nous appelle. J'enfile ma combine, je range mes affaires.

Jean-Luc est levé. Il prend un réchaud, sans gants... son doigt colle au métal...

Je sors à mon tour. Il fait froid. Vite... un café !

Nous faisons fondre la neige pour le faire. L'eau est très longue à chauffer, et refroidit à une vitesse effarante. Nous devons chauffer les piquets de tente pour les séparer car ils sont gelés.

Nous avions prévu une heure trente pour nous préparer. En fait il nous faudra trois heures quarante cinq... et c'est donc à sept heures quarante cinq que nous partons.  
Les motos ont bien démarré.

Les pots d'échappement rougissent à la sortie de la culasse, effet sans doute dû au givrage des carbus.

Je somnole car je ne peux regarder le paysage que par la vitre latérale, le pare-brise est recouvert de glace à l'intérieur comme à l'extérieur.

J'ai froid aux pieds.

Thierry ralentit. Jean-Luc, qui nous précédait, vient de s'arrêter.  
Quelque chose a lâché, côté side.

Vérification... C'est la tige de l'amortisseur qui a cassé. Heureusement, nous en avons une de rechange. Les outils sont glacés.  
Thierry profite de cet arrêt pour changer son ampoule de feu rouge.

Quarante cinq minutes plus tard, nous voulons repartir, mais le contacteur de la B.M. de Thierry est gelé, (malgré quelques gouttes d'alcool) je devrai chauffer la clé avec l'allume-cigare.

Nous roulons, toujours doublés par les voitures, bien équipées, il est vrai, de pneus cloutés, mais aussi par des poids-lourds d'une longueur inconnue en France...  
Je remarque un panneau... ! Interdit aux plus de quarante deux tonnes !

Soixante sept kilomètres avant **Muonio**, Jean-Luc s'arrête... voyant de charge allumé.  
Nous changeons l'ampoule du feu arrière et réparons le contact sur le plot de l'ampoule, cause du court-circuit.

J'ai profité de cet arrêt pour me réchauffer les pieds en courant un peu et j'ai bu un bon coup de « gnôle ».

Nous nous apercevons, en voyant les panneaux, que nous venons de franchir le **Cercle Polaire Arctique**. Nous entrons en **Laponie**.

Deux voitures s'arrêtent, dont une Audi Quattro. Deux hommes en

sortent... photos, questions... et ils repartent comme des fous dans un gros dérapage.

Les villages, dont nous ne voyons plus les noms depuis longtemps à cause de la neige sur les panneaux, se font rares. Même les hameaux sont très espacés.

Nous ne roulerons pas très longtemps, car environ vingt cinq kilomètres après, Jean-Luc s'arrête. L'attache arrière du side vient de lâcher. Impossible de continuer. Une seule solution efficace : Thierry et Norma iront faire ressouder la pièce à **Muonio**, distante de cinquante à cinquante-cinq kilomètres.

Jean-Luc et moi resterons sur place. Ils en ont au moins pour quatre heures.

Je remarque que le paysage a changé doucement, au fur et à mesure que nous avançons. La taille des sapins ne dépasse plus cinq mètres.

Nous plantons la tente, mangeons, et dormons. J'ai froid aux pieds (que je remue sans cesse). Je suis réveillé par des voix.

**Le récit de Norma** : Nous voilà partis Thierry et moi pour trouver de quoi réparer cette pièce. Dix/vingt kilomètres, il faut se dépêcher. Nous n'aimons pas nous séparer. Et l'on fonce. Bientôt, nous voyons les premiers rennes. Trois belles bêtes paissent tranquillement les quelques feuilles de lichen cachées sous la neige. Enfin **Muonio**, après cinquante kilomètres de route verglacée, parcourue à quatre vingt dix kilomètres à l'heure de moyenne. Nous nous arrêtons à la station-service. Renseignements pris, il faut aller jusqu'à une autre station à côté. Thierry se renseigne, et nous laissons la pièce pour réparation. Un fou, ce garagiste : La pièce dans une main, l'électrode de soudage dans l'autre, et le voilà parti... plein les mirettes, qu'il en prend, le bougre !!!... le masque ??? connaît pas !!! Pendant ce temps, nous allons changer quelques centaines de francs (ce qui nous donne l'occasion de discuter avec un finnois, en français). Au retour, café, bière, sandwich et addition. Et c'est reparti pour cinquante bornes dans l'autre sens. Nous voilà maintenant arrivés. Le side en panne est bien visible sur le bas-côté.

Thierry et Norma s'affairent autour du side en panne (patte ressoudée, argent finlandais). La moto refuse de démarrer. Malgré tous nos remèdes, pas moyen... Finalement, un finlandais s'arrête. Il sort d'une vieille Mercedes Diesel. Voilà une excellente batterie d'au moins cent ampères ! On sort les câbles. Nous insistons longuement. Le moteur tousse... puis finit par



partir !  
Il s'est écoulé au moins deux heures.

En route !  
Il faut se dépêcher, les pompes vont être fermées, et nous n'avons pas de monnaie pour l'automatique.  
Trop tard !  
Nous décidons de nous payer le restaurant... ce n'est pas mauvais... et les gens sont sympas... Ils nous rendent de la monnaie, ce qui nous permet d'aller faire les pleins avant d'attaquer le Finnmark (sans doute l'étape la plus dure).

### **MARDI 17 JANVIER 1984**

Il faudrait rouler toute la nuit pour rattraper notre retard. Je pilote. Dans le petit raidillon, à la sortie de l'hôtel, je pars à droite. Pas moyen de ramener l'attelage à gauche... un side, ça tire à droite ! Mais quand même ! Je ne comprends plus !

Puis... tout s'explique... Le frein avant est bloqué, et la roue avant glisse sur la neige, incontrôlable... Le flasque de frein a tourné, tendant alors le câble. Plus d'écrou à l'axe de roue avant, le moyeu a fini par se décaler à gauche et la patte d'ancrage du frein est sortie de son logement... nous n'avons pas d'écrou de rechange.

Des finlandais sont autour de nous. Ils essaient de nous conseiller. L'un d'entre eux (complètement saoul) veut absolument nous faire goûter à sa Vodka (de la vraie)... de l'alcool pur...

Finalement, c'est le patron de l'hôtel qui trouvera un joli écrou chromé pour notre roue. Il est environ une heure trente.

Ouf ! Nous pourrons rouler...  
Norma et moi, nous attaquons le **Finnmark**.

Il fait très froid. La lune est presque pleine. Et la nuit étant très claire, je découvre un paysage lunaire.

Deux rennes traversent la route, presque devant nous.

La végétation se réduit petit à petit pour finir par de petits arbustes de deux mètres de haut.

### **LA TOUNDRA...**

Le désert blanc... j'ai très froid aux genoux. La moyenne est très faible .

Au bout d'une ligne droite, je vois des lumières... trois poids-lourds arrêtés, un bâtiment : la **Norvège** !

Le douanier, derrière sa vitre, nous fait signe d'avancer. Nous nous arrêtons vingt mètres plus loin, il nous épie de sa fenêtre.

Norma arrête, il est transi de froid... moi, je suis mieux équipé... ma moustache est gelée, ma cagoule est raide, seuls mes yeux dépassent et cela me fait penser à un casque intégral.

Jean-Luc s'installe, et c'est reparti, dans ce décor féérique... Nous pourrions presque rouler sans phare, tant la nuit est claire.

Malgré les pièges de la route verglacée, je ne peux m'empêcher de regarder autour de moi. Il faut faire très attention, car nous ne croiserons que quatre véhicules durant toute la traversée du **Finnmark**, et un incident, dans ces conditions d'isolement, peut se révéler dramatique.

A un moment, tout devant moi se couvre de petits points scintillants.

Je me demande, sur le coup, si ce n'est pas un trouble de ma vue, mais non !

C'est tout simplement du verglas qui tombe...

Il semble tomber, au loin dans le ciel, comme des milliers d'étoiles...

Tout scintille autour de moi, maintenant. Dans une descente, je vois trop tard un renne, juste au bord de la route, à gauche... je ne peux plus freiner... Pourvu qu'il ne traverse pas !!!!!!!... ..

Je passe, gaz coupés, à moins d'un mètre de lui... ouf !

Je me retourne, et je m'aperçois qu'il y en avait au moins deux autres avec lui. Un peu plus loin, je vois un gros lapin blanc (un lièvre arctique) passer juste devant la roue de Jean-Luc, qui avait repris la tête.

Un kilomètre environ après la douane, j'ai vu trois maisons. Puis, plus rien.

Nous arrivons dans un village tout éclairé. **Kautokeino**.

Il est environ trois / quatre heures du matin.

Des lumières sont allumées aux fenêtres et pourtant tout le monde dort.

Je m'arrête pour faire quelques mouvements.

Jean-Luc fait de même, mais, au moment de repartir, le moteur refuse tout service... démontage... changement de bougies... et d'anti-parasites... vidange des cuves de carbus, rien n'y fait.

La batterie (d'automobile) a une capacité d'autant plus limitée que la température descend.

Nous marchons en tapant des pieds par terre et frappons dans nos mains.

Norma cherche un abri, car nous désespérons de redémarrer.  
Une voiture !  
Norma fait des signes... deux norvégiens, costauds, sortent en pull-over... explications... l'un regarde l'allumage, il est bon...  
Ils nous expliquent que nous devrions mettre du produit dans l'essence, contre le givrage.  
Puisque nous sommes à six, nous allons pousser la moto dans la descente.  
Le problème est l'adhérence de la roue arrière (qui dérapera avec la compression du moteur).  
C'est notre dernier recours.  
J'essaie, pistons en place pour donner de l'inertie au vilebrequin avant la compression, et... on y va. En troisième... la roue dérape. En quatrième, la roue accroche par intermittence. Le moteur tourne, tousse, crachote...  
J'arrive en bas, je pousse sur le démarreur, ça démarre... le moteur prend des tours, puis cale... avec ou sans starter... gaz fermés ou ouverts... mais finalement je trouve le bon dosage, j'accélère, ça tourne !!! Ouf !!!  
Il ne faudra plus arrêter les moteurs. Dès que nous nous arrêterons les moteurs, il faudra enclencher les starters. Moteur froid, il est parfois impossible de les mettre, à cause du câble gelé (et les moteurs refroidissent à une vitesse effarante !

Un panneau (Alta : 98 kilomètres) nous nous traînons à quarante / cinquante kilomètres heure.  
Dix kilomètres plus loin, nous faisons un relais, car je suis fatigué. J'ai roulé une bonne partie de la nuit (nuit en tant que français...).

Alta ! Nous faisons les pleins, et nous demandons au garage où nous pourrions faire une vidange (enfin !) à l'abri.  
Cela devient urgent, car notre huile (qui a plus de trois mille cinq cents kilomètres) est maintenant trop épaisse... Réglage du carrossage du side de Norma, vérification des niveaux, menus bricolages... quarante couronnes pour la location du local.

Puis nous prenons un petit café (et une ineffable plaque de chocolat) et... dernière étape...

Nous embrayons, direction **Kåfjord** (deux cents kilomètres).

Nous n'avons pas fait plus de cinq cent mètres que Jean-Luc s'arrête dans la côte. Le moteur a calé. On vérifie les bougies... Pas d'allumage ! Nous changeons le condensateur, ça marche !  
On remonte, prêts à partir, ça recommence !  
On démonte à nouveau, puis on remonte... une panne bénigne, mais difficile à déceler, qui nous immobilisera pendant quatre heures, dans le froid.

Finalement, après avoir tiré des fils d'alimentation extérieurs pour les bobines et les rupteurs... c'est reparti !

Nous allumons un Therm'x pour chauffer mon side qui est le mieux isolé. Mon pouce droit est gelé. Je mettrai vingt cinq kilomètres à le réchauffer malgré mes poignées chauffantes, et la gymnastique que je lui impose.

La route commence à tourner. Le paysage est plus accidenté. La moyenne est très basse. Quelque fois, la neige fait place sur la route à un véritable miroir de verglas. Nous longeons la mer sur la droite : le **Porsappen-Fjord**.

L'absence de rails nous fait redoubler de prudence. La pleine lune se reflète dans l'eau du fjord, devant nous la montagne plonge dans la mer, ronde comme le dos d'un titanesque animal...

Nous arrivons à l'entrée d'un tunnel. La porte automatique s'ouvre. Deux kilomètres huit cents sous la montagne. Nous nous arrêtons plusieurs fois (peu de temps) pour laisser refroidir les motos qui chauffent au point que les cannes d'échappement en deviennent incandescentes.

Malgré les gicleurs plus gros, les moteurs surchauffent car nous devons rouler sur des rapports élevés à très bas régime pour une meilleure motricité.

La route tourne dans tous les sens.

Parfois, la route s'éloigne de la mer, puis nous la retrouvons plus loin, après une série de lacets...

Le vent violent tourne autour des montagnes. Nous l'aurons de tous les azimuts, ce qui m'obligera à rouler plusieurs kilomètres avec l'œil droit fermé.

Lorsque je voudrai le rouvrir, mes cils seront collés par le gel.

Nous n'en voyons pas la fin... mais, en haut d'une côte, je vois des lumières ! **Kåfjord**. Il est environ vingt deux heures trente.

Nous n'irons pas plus loin, la route s'arrête là. Sur la carte, **Kåfjord** est bien indiqué, et écrit en gros caractères. Je m'attendais à trouver un village, mais, en approchant, je ne vois que quelques baraques.

Le guichet à billets est enfoui sous la neige, seul un petit chalet est allumé (que je prends d'abord pour la maison d'un gardien).

Je ne vois âme qui vive.

Je repère un endroit abrité du vent (qui souffle maintenant très fort) au bout de cette étroite bande de terre.

Norma pense que nous devrions aller voir de plus près la maison.

En fait, en approchant un peu, nous nous apercevons qu'il ne s'agit pas d'une maison, mais bien d'une salle d'attente pour le bateau (venthouse). Nous tirons la porte, c'est bien cela...

A l'intérieur, il fait chaud, il y a des toilettes, de l'eau chaude, et toutes les lampes sont allumées.

C'est ce qui me frappera en premier lieu, dans ce pays. Les fenêtres des maisons sont constamment éclairées.

Nous nous installons, faisons un vrai repas chaud, et séchons nos vêtements mouillés.

Nous nous endormons.

Pas un bruit, pas un mouvement sous la lumière orange des lampadaires qu'on pourrait croire allumés pour nous seuls.

On se croirait au bout du monde...

D'après nos renseignements, il y a quatre traversées par jour, mais cela ne nous semble pas évident.

Au bout d'une petite jetée, il y a un feu rouge rassurant qui semble attendre le bateau.

Au fond, nous distinguons la montagne, pas très haute, mais tout de même impressionnante.

Il est maintenant une heure et nous serons réveillés à six heures trente.

### MERCREDI 18 JANVIER 1984

Les deux hommes venus nous réveiller sont vêtus d'une combinaison orange ; ce sont les conducteurs des chasse-neige...

Étonnés !

Nous discutons, leur offrons le café, la goutte... L'un d'eux refuse l'alcool, car il conduit !

Nos affaires qui sèchent prennent beaucoup de place, et nous avons envahi les trois quarts de la petite salle. De plus nous transpirons beaucoup des pieds dans nos chaussures fourrées, et il doit régner ici une odeur particulière !

Un peu de ménage... et nous attendons le bateau...

Des feux apparaissent dans le « noir »... le voilà.

Entre temps deux camions (dont une citerne avec remorque) sont arrivés ainsi que quatre voitures.

Il est huit heures vingt-huit, nous entrons dans le ventre du bateau. Le jour commence à se lever vers neuf heures, et il met au moins deux heures à le faire.

Domage, car les photos seraient magnifiques !

Neuf heures trente et une : **Honningsvåg**. Un vrai port ! Qui sent

le poisson...

L'usine est juste en face d'un petit café... (pas de bière avant treize heures).

Nous passons à la banque, puis à la poste. Nous en profitons pour envoyer un télégramme au « **Courrier Picard** ».

Ils nous avaient demandé de les tenir au courant.

La balise qui matérialise le cap est à moins de six kilomètres de **Skarsvåg**.

Renseignements pris, la route qui y mène en été est sous deux mètres de neige !... nous ne pourrions donc pas y aller en moto...

Un gars nous dit que l'armée a une station au cap et qu'elle s'y rend quelquefois avec un véhicule spécial.

La caserne est en haut de la côte, mais nous essayons... un refus catégorique de nous venir en aide !

Nous pensons nous y rendre quand même, chaussés de raquettes... mais cela porte la distance à deux fois onze kilomètres... vingt deux kilomètres...

Tout le monde nous le déconseille fortement...

Et personne ne veut nous guider...

Pendant que les autres étaient à la poste et à la banque, je suis resté dans le side pour écrire. Les gens regardent ces drôles d'engins, les jeunes inspectent, commentent...

Thierry revient, et me dit que l'on va au bout de la rue, qu'on nous y attend.

En effet un journaliste du coin les a abordés, et désire nous photographier sur la place principale...

Je grimpe sur le marche-pied.

La petite journaliste est là, charmante, dans le style typiquement norvégien. Elle parle anglais, nous pose des questions, fait des photos.

Nous lui demandons des conseils pour atteindre la balise.

Puis elle s'en retourne à son journal.

Nous reprenons la route pour l'ultime étape qui nous emmène à **Skarsvåg**, qui est le port de pêche le plus septentrional du monde.

Une véritable route de montagne, que nous avons de la chance de trouver ouverte, nous dit-on.

Là aussi, une usine, et une vieille odeur de poisson. Nous prenons des photos. Je trouve cet endroit fantastique... pas de café... pas de commerces... sauf une petite supérette.

Des poissons sèchent devant les maisons.

Un vieux (sans doute un marin) vient discuter en anglais. Il a un visage buriné, comme je n'en ai jamais vu...

La balise est là, à moins de six kilomètres, au bout de cette presqu'île. Elle est noyée dans cette espèce de halo, cette lumière diffuse qui baisse déjà.

Nous prenons des photos devant l'écriteau (en plusieurs langues) qui atteste que ce port de pêche est le plus au nord du monde.

Quand nous repartons, la nuit tombe, il est environ quatorze heures trente. Nous sommes un peu déphasés, et nous avons perdu la notion du temps avec cette longue nuit...

Si nous restions au cap jusqu'au vingt et un, dans trois jours, nous verrions le soleil apparaître au ras de l'horizon, car il diffuse un peu de sa lumière pendant trois heures... (il est invisible à cette époque de l'année).

**Le récit de Norma** : Passage à **Honningsvåg** : la journaliste, les gamins qui tournent autour des sides.

Les gens stupéfaits et très accueillants.

La poste où la préposée parle quelques bribes de français.

Route de **Skarsvåg** : Petite route de montagne. Vent soufflant en rafales.

Poudreuse soufflant avec force au sommet des murets de neige bordant la route. Difficultés de progression.

Paysage merveilleux alliant désolation et beauté immaculée du site où mer et ciel se confondent, aidés par la clarté lunaire (grosse lune bien ronde).

Le panneau **CAP NORD** – les photos.

Le retour : vent soufflant en tempête. Roue à la limite de l'adhérence. Changement brutal de paysage.

Il faut cinq minutes pour voir naître une congère...

**Seize heures trente** – Le bateau

Six voitures, un semi, un poids-lourd, un car, et nous...

Je me demande si tout va rentrer.

Collés à cinq centimètres du semi... et tout est dans le bateau...

**Dix sept heures trente**

Nous revoilà dans notre salle d'attente. Nous nous étalons un peu moins (nos affaires sont sèches). Une bonne soupe... toilettes... et demain debout à trois heures.

Nous espérons couvrir cinq cents kilomètres...

Les plaisanteries et clowneries habituelles...  
Nous laissons l'emblème du moto-club proprement marqué (mais effaçable) sur une plaque comme posée exprès sur la cloison !

#### JEUDI DIX-NEUF JANVIER 1984

FROID

Quatre heures. Debout !

On remballe. La nuit est assez noire. Je regarde une dernière fois le paysage figé qui nous entoure. Thierry et Norma sont aux guidons. Nous faisons la route en sens inverse. Vers **Alta**...

Je m'endors dans le side, et je me réveille au passage d'un long tunnel. Un peu plus loin, je distingue à travers la vitre verglacée un feu rouge clignotant... C'est une barrière, en travers de la route... La route est donc fermée dans l'autre sens !... Un camion-remorque, tous feux allumés, attend sagement. Norma pousse la barrière, nous passons... Il la referme et nous repartons. Nous avons bien fait de ne pas nous attarder sur l'île !

Je regarde notre nouveau thermomètre... il oscille entre moins dix et moins douze degrés.

J'ai l'impression qu'il fait très chaud dans le panier, et pourtant la vitre est gelée à l'intérieur.

Gelée ! Malgré le *Therm'x* en marche !

Serais-je moins frileux ?

Un petit café... **Alta**... Thierry et Norma reviennent (Poste et téléphone) avec trois exemplaires du journal « **Finmark** »... La photo est chouette, mais le texte garde tous ses secrets.

Leur presse écrite fonctionne d'une façon que je ne comprends pas bien, moi, français.

Nous repartons. Je prends le relais, ainsi que Jean-Luc pour retraverser le **Finmark**... *Retro keino*... cent trente kilomètres...

A la sortie de la ville, le thermomètre indique moins vingt degrés.

Je roule à quatre-vingt kilomètres à l'heure. Je dois ralentir car l'air glacé me brûle la peau, en particulier au front (pourtant protégé), où je ressens une barre douloureuse.

A soixante kilomètres à l'heure, ça va mieux.

Dix kilomètres plus loin, je m'arrête... mon pouce droit est gelé et me fait très mal... malgré les excellentes poignées chauffantes !



Je le masse vigoureusement, et je frappe dans mes mains, comme si j'applaudissais un spectacle invisible (ou plutôt celui que Dame nature m'offre).

Ca va mieux...

Mais ma moustache est collée à ma cagoule, qui est raide.  
On prend des photos, puis on roule...

**Kautokeino...** La route paraît très longue.

Nous nous arrêtons deux fois pour photographier.

La route longe la montagne où les chutes d'eau sont pétrifiées par le gel !

Nous roulons à quatre-vingt kilomètres à l'heure sur la neige tassée, verglacée.  
Quelquefois, des ornières laissent apparaître le bitume, mais il est souvent recouvert par le verglas.

J'ai tendance à me prendre un peu au jeu.

Il faut viser juste dans l'ornière avec les roues de la moto, la roue du side étant de moindre importance...

C'est tout en douceur et on a tendance à accélérer... mais je me raisonne !

La route est sinueuse mais bientôt le paysage s'aplatit.  
Le vrai **Finmark**.

Nous voyons enfin le soleil (invisible auparavant)... il est environ une heure.

Il est rougeoyant, au ras de l'horizon, magnifique... nous prenons des photos.

Je me mets à penser que c'est extraordinaire !

Avec nos petites motos, nous nous déplaçons suffisamment sur le globe, en quelques jours, pour modifier notre vision du ciel !

**Kautokeino...** un gros bourg... étalé sur la gauche...

Un petit café, nous nous attardons. Il fait bon à l'intérieur.

Tout à l'heure, j'ai vu des gens en costumes traditionnels, très chouettes !

Nous repartons, la nuit tombe...

Je vois un phare en face... une moto ?  
Non ! Un scooter... des neiges... sur la route !

Il fait maintenant noir.

Les pots rougissent encore, malgré nos remèdes.  
Même paysage qu'à l'aller (paysage lunaire)...

Arrêt... décontraction...

J'ai très mal au dos, à cause de la position du cou contracté que nous impose le froid...

Ça me brûle la peau.

Dans la même zone que dans l'autre sens, le verglas m'entoure et brille dans les phares.

- Frontière - La **Finlande**...

Le douanier, derrière sa grande baie vitrée, nous fait signe de passer, un sourire aux lèvres.

Sur ma gauche, les gros fils électriques (blancs de givre) brillent à la lumière des phares, et semblent rythmer ma route.

Inlassablement, ils montent doucement, puis plus fort, jusqu'au faite de leur course, où ils sautent brutalement la cassure du pylône.

J'aperçois quelques rares lumières.

Je sais que la dernière portion de cette route est mauvaise (et en travaux).

Depuis notre dernier passage, les bulls sont venus. Nous arrivons dans un vrai chemin de terre.

Jean-Luc reste planté, je le pousse et nous repartons...

Le chemin redevient route. Le mieux est d'aller assez vite, car les cahots sont très rapprochés, et ainsi la roue n'a pas le temps de descendre au fond du trou.

Pourvu que les suspensions tiennent ! (ça ira)...

J'ai très mal au dos !...!

## **Enonkeino**

Nous nous trompons, et prenons à gauche (quinze kilomètres). Demi-tour... Nous reprenons la E 78 vers **Muonio**... Relais...

Nous décidons de passer notre seconde nuit à l'hôtel. Celui où nous avons mangé à l'aller nous semble bien...

Nous prenons un excellent repas, et passerons une très bonne nuit (la plus longue du voyage car il n'est pas tard).

Nous montrons au patron (sympa, une trentaine d'années, grand, blond, costaud, pull-over, velours gris et baskets !) notre photo dans le journal, le « **Finmarkpostolt** ».

Il nous offre le café.

### **VENDREDI 20 JANVIER 1984**

Lorsque je me réveille, il fait jour. On frappe à la porte... Je m'habille et vais rejoindre Thierry et Norma. Il est neuf heures trente, mais ça fait dix heures trente en Finlande.

Bien reposés, nous déjeunons copieusement. Le patron de l'hôtel nous dit qu'il fait moins vingt huit dehors...

Nous sortons, le froid pince la peau.

Nous décidons de démarrer le groupe. Le brave *Briggs & Stratton* partira sans trop de difficultés, au *Start-pilote*.

Nous branchons nos résistances pour le réchauffage de l'huile du carter.

L'aubergiste et ses amis regardent, intéressés, notre matériel étalé devant l'hôtel.

Le kick est très dur à descendre. L'huile est gelée. Heureusement, les starters sont enclenchés de la veille, car ils sont gelés.

La condensation de ma respiration remplit ma moustache de glaçons.

La température est remontée à moins vingt cinq degrés, alors que notre thermomètre indique moins vingt.

Ce n'est donc pas du moins vingt que nous avons affronté dans le **Finmark**, mais du moins vingt cinq...

Après un long dégommage au kick des moteurs, et trente minutes de réchauffe, nous essayons, en vain...

Démontage et réchauffage des bougies... Celles de Thierry présentent un glaçon aux électrodes !

Des finlandais nous proposent gentiment des remèdes locaux, mais nous refusons, car s'ils sont excellents pour des voitures, ils ne conviennent pas aux motos.

Après moult essais infructueux, (deux heures plus tard) la moto de Norma tousse, démarre, s'arrête, repart et finit par rester en marche.

Norma doit maintenir le levier d'embrayage glacé pour désaccoupler la boîte que le moteur n'arrive pas à entraîner, et cela lui gèlera les mains.

Nous branchons les câbles (moteur à deux mille tours) pour redonner de la santé à la batterie de Thierry, pourtant neuve.

Trente minutes plus tard, alors que je suis au chaud, en train d'écrire, j'entends la moto qui démarre... Norma rentre, un sourire aux lèvres... Nous n'arrêterons plus les moteurs de la journée.

Le rayonnement thermique du moteur de Norma a fait fondre partiellement la glace en dessous, mais, le froid reprenant le dessus, il se forme à cet endroit des concrétions glacières particulières, rappelant la limaille attirée par un aimant.

Nous buvons une petite bière. Le patron, accompagné d'un autre finnois nous propose des peaux de renne à cinquante marks pièce.

Comme nous n'avons pas trop d'argent, il accepte gentiment que nous le payions à notre retour en France.

Nous changeons encore de l'argent.

Nous repartons, après avoir fait nos adieux à ce sympathique aubergiste. Tout le monde est aux fenêtres... nous faisons le plein.

Nous espérons trouver le panneau indiquant le cercle polaire arctique, que nous n'avons pas vu à l'aller.

Je suis bien dans le side-car. Le *Therm'x* que nous avons eu beaucoup de difficulté à mettre en marche est à mes pieds, et la peau de renne, sur mes genoux, me tient incroyablement chaud.

Mon thermomètre, à l'extérieur de la vitre m'indique moins quinze, soit moins vingt en corrigé.

Je n'arrive pas à dormir.

J'ai très froid aux pieds, le *Therm'x* s'est éteint, il doit avoir trop froid, et la catalyse ne se fait plus...

Nous voilà donc sans chauffage, à moins vingt cinq degrés...  
Je ne vois plus dehors depuis longtemps, car les vitres sont recouvertes d'une épaisse couche de glace.

Nous nous arrêtons plusieurs fois pour faire des mouvements et frapper des pieds sur le sol...

Le givre, déposé sur la carrosserie du panier, laisse apparaître les ponts thermiques de la structure métallique, et même les vis.

Depuis notre départ, je mange énormément...

J'ouvre une boîte de thon, qui était à portée de ma main, elle est glacée... dedans, c'est dur comme du béton...

Je réchauffe la boîte dans mes mains... c'est inattaquable à la fourchette...

Il me faudra près de quarante cinq minutes pour suffisamment réchauffer les bords, et... j'arrive à tout démouler, d'un bloc...  
Je mangerai le tout (progressivement) à pleines dents, comme un sandwich, en faisant fondre les morceaux, avant de les mâcher !

Nous roulons bon train... si cela pouvait durer !...

Voilà que Thierry rétrograde... une station-service. Nous nous arrêtons pour faire le plein, et nous voici à l'intérieur...  
Chacun avec une tasse de café (et deux plaques de chocolat), excepté Jean-Luc, qui a pris un abonnement à la bière...

Sachant que nous allons sortir de Finlande, nous dépensons notre menue monnaie... nous repartons... cent mètres... arrêt...

La moto de Norma, qui présentait une surchauffe, montre maintenant des échappements couleur cerise sur cinquante centimètres...

Il est impossible de continuer ainsi sans risquer la vie d'une soupape...

Intervention impérative...

Et nous voilà allongés sur la neige, aux prises avec le moteur qui ne tarde pas à nous montrer que ses culbuteurs sont déréglés.

Un quart d'heure pour refroidir (à moins quinze, c'est très rapide). Et Thierry se lance dans le réglage, pendant que nous lui chauffons les clés, car il travaille à mains nues.

Quelques minutes plus tard, attirées par ces véhicules insolites, deux gamines locales se présentent devant nos side-cars.

Après les inévitables réflexions (dignes de tous les corps de garde de l'armée française) qu'elles accueillent avec le sourire, nous finissons par leur demander, en anglais, sans trop y croire

s'il est possible de boire un bon café bien chaud, car nous voilà depuis une bonne heure dans cette fâcheuse position, pieds et mains gelés.

A notre très grande stupéfaction, ces demoiselles nous font comprendre que c'est possible, et elles s'éloignent rapidement, pour revenir dix minutes plus tard avec une thermo pleine de café, du sucre, du lait, des petite cuillères, et... un grand sourire...

Le café nous réchauffe un peu. Nous vidons la thermo, et elles retournent en chercher.

Je me penche pour reprendre du lait, celui ci forme maintenant un bloc au fond du berlingot... gelé.

Et lorsque nous leur affirmons que nous allons rouler toute la nuit, « you are crazy » répondent-elles.

C'est un mot que nous entendrons souvent pendant notre périple...

Nous prenons congé de nos charmantes admiratrices !

La moto de Norma marche un peu mieux, mais cela n'est pas fantastique. Un gros trou à l'accélération le gênera pour une conduite en douceur sur le verglas.

Nous avons noté l'emplacement approximatif de la balise matérialisant le cercle polaire arctique, mais cette fois non plus nous ne la verrons pas sous la neige.

Nous roulons. Fuyant le Nord, sur cette route déserte de **Laponie**. Laissant derrière nous, dans le noir, à la fois l'espace et le temps, comme intimement liés, en quelque sorte isolés du monde, immobiles par la vitesse, avec pour seul compagnon le grondement régulier du moteur.

Le thermomètre indique moins dix huit degrés.

Soixante kilomètres avant la frontière suédoise, Norma reprend le guidon.

Moins équipés que nous (pas de poignées chauffantes) leurs relais sont donc plus courts.

La douane : nous passons sans nous arrêter.

A **Haparanda**, nous faisons le plein et à la station nous rencontrons une bande de jeunes finlandais. Ils nous emmènent dans un endroit où, paraît-il, nous pourrions boire un café. Il est environ vingt deux heures. Attirés, nous entrons dans le hall.

Cela ressemble plus à une boîte de nuit qu'à un troquet.  
Notre guide se fait virer par un grand blond à la tête patibulaire, vêtu de noir, qui semble être le videur de service.

A tout hasard, nous demandons si nous pouvons boire un café.  
Ce n'est pas possible.

Nous décidons de rester un moment dans le hall, près du radiateur, pour nous réchauffer. Dix minutes plus tard, une femme blonde d'environ trente cinq / quarante ans, élégamment vêtue de noir, vient nous voir et nous demande si nous parlons anglais... et... si nous voulons un café !

On nous invite à entrer dans une espèce de salle de conférences, où nous nous asseyons, les gants et les cagoules sur le radiateur...

Cinq minutes plus tard, une femme entre avec un plateau et une cafetière pleine, puis repart.

Nous restons seuls pendant une demie-heure à boire... ce qui nous revigore... Puis le videur entre et nous demande si nous voulons encore du café ! (nous, qui n'avions pas osé en prendre trop dans la première cafetière)...

Puis, il rentre une nouvelle fois, avec une note à la main :  
- « Now, Boy, you must pay... »  
Pas cher, vu l'heure et la quantité de café...

En partant, il me demande de quel pays nous sommes.  
La France !  
Je lui explique que nous revenons du Cap Nord.  
« Cold, cold », fait-il étonné avec de grands gestes !

Décidément, ces pays sont très accueillants. Je reprends le guidon.  
Direction **Luleå**.

Nous n'aurons pas le temps de récupérer la nourriture et les quelques petites affaires que nous avons laissées chez nos amis à l'aller ; de plus, nous arriverons dans cette ville vers minuit ou une heure du matin.

Encore une nuit que nous passerons sur la route !

Norma fonce tout droit dans un carrefour, au lieu de tourner à droite... nous faisons dix ou douze kilomètres. Il vérifie sur un panneau : il y a le bon numéro de la route...

La chaussée, large, est recouverte de neige tassée, verglacée.

Je suis les deux points rouges des feux du side de Norma, le nez dans la bulle, sans doute manquant d'attention... soudain, les feux devant moi virent à droite... je réalise trop tard... ce n'est pas une courbe ! La route en coupe une autre en face, c'est un mur de neige de... un mètre vingt de haut... je freine... avant... arrière... avant ... tombe deux vitesses... je glisse... Boum, je monte sur la neige dure . Je suis en colère, je jette mes gants, ma cagoule, par terre... je me calme, pas de bobo, tout va bien. Nous reprenons la bonne route, et je roulerai encore environ quatre cents kilomètres...

Ces longs relais sont un peu durs, mais permettent à l'autre, sinon de dormir, au moins de se reposer, sans la hantise du proche retour sur la selle !

Ils se font naturellement, sans aucuns problèmes, ne suivant aucune règle établie, basés sur l'honnêteté mutuelle des participants.

Deux cents kilomètres avant **Sunwall**, je rends le guidon à Thierry. Nous nous arrêtons dans cette localité pour boire un café. Les prix étant abordables, nous nous payons un petit repas, copieusement servi. Nous en repartons à la fermeture. L'endroit est fréquenté par la jeunesse du coin, qui nous regarde, étonnée.

Un jeune homme, vêtu d'un blouson Honda, vient discuter avec nous. Il n'en revient pas, quand il apprend d'où nous venons et nous propose le local de son moto-club pour dormir. C'est sympa mais cela nous retarderait trop...

Alors que Thierry et Norma pilotent, une voiture les suit un moment, puis les double et s'éloigne rapidement. En haut de la côte, elle s'arrête dans un tête-à-queue et au moment où nous passons un éclair jaillit... (flash)...

Nous avons décidé d'essayer de retrouver l'abri en toile plastique qui nous avait servi en montant, mais, en arrivant, nous nous apercevons qu'il a été démonté depuis .

Nous plantons donc la tente. En l'installant, gêné par mes gants, j'ai l'idée saugrenue de tenir une sardine métallique dans ma bouche. Elle colle immédiatement à mes lèvres et à ma langue... sensation très désagréable...

Nous buvons un bon café au restaurant d'à côté (re-plaque de chocolat) ouvert toute la nuit... il est cinq heures trente.

### **SAMEDI 21 JANVIER 1984**

Réveil à midi. Nous partons rapidement. Jean-Luc et moi pilotons



jusqu'à **Obreno**... Neige, verglas... l'habitude...

Aux environs de **Gävle**, en pleine forêt, je vois le fourgon vert qui nous avait doublé quelques kilomètres auparavant... garé... au bout de traces de freinage... et une autre voiture... centrale allumée ... Deux hommes penchés sur une forme allongée, c'est un renne !

Je freine à l'idée que cela pourrait nous arriver avec nos motos !

La moyenne est très basse ; l'attelage est en constant dérapage ; il faut conduire du bout des doigts.  
Je ne suis pas rassuré quand je croise des poids-lourds qui recommencent à rouler en cette fin de week-end.

Cela va bientôt faire quatre mille kilomètres que nous roulons sur ces routes difficiles, sans clous sur nos pourtant excellents pneus neige.

J'ai remarqué qu'en Finlande les poids-lourds seuls étaient très rares, et qu'ils se déplacent en convois. Les voitures se font aussi très rares après dix-neuf ou vingt heures.

Les panneaux « Attention Rennes » me rappellent constamment ce danger !

Jean-Luc me devance de huit cent mètres quand, dans mon phare, je distingue une forme qui m'est maintenant familière : un renne. Au milieu de la route !... à trente mètres...

Je suis à soixante-dix ou quatre-vingt kilomètres à l'heure... je tombe une vitesse... roue arrière bloquée... je contre-braque... pourvu qu'il avance !!!  
L'animal reprend sa marche... ouf !  
Je passe juste derrière...  
Très doucement...  
Il s'en est fallu de peu !

Mon dos me fait toujours souffrir. Tout à l'heure je me suis aperçu que la peau de mon nez, dans sa partie supérieure (comme brûlée par le froid dans le **Finmark**) pèle maintenant.

Jean-Luc s'arrête dans une station-service. Il réchauffe une fois de plus ses mains sur les cylindres du moteur.  
Ici on peut manger... saucisses, purée pour chacun...

Je roule et la lueur dans le ciel nous annonce enfin une grande ville !

**Orelua** : Nous faisons le plein.

Nous achetons de la boisson et quatre bananes dans la station, qui

est un véhicule supermarché tenu par une charmante dame.

Après deux cents mètres, le side de Norma s'affaisse...  
L'ancrage avant de l'amortisseur est cassé et nous n'avons pas de vis de rechange !

Jean-Luc, ingénieusement, prend une vis sur l'attache avant du side, qui est la moins sollicitée, les trois vis restant devant suffire.

Ça marche !

Trente minutes après, c'est fini !

Une grosse Volvo break noire s'arrête... deux policiers en descendent (curieux, mais polis).  
Je leur explique que notre problème est pratiquement réglé, d'où les explications et les réactions habituelles : « Cold, Cold »

Nous repartons vers **Göteborg** : trois cent kilomètres.

Thierry et Norma s'arrêtent dans le même self qu'à l'aller, ouvert toute la nuit.

Là, où on nous avait offert les cafés.

Nous apprenons qu'ici on paye la tasse ! et que l'on peut se resservir pour le même prix !

Moi, je reste dans le side, enfoui dans un duvet.

Je ne veux pas perdre ma chaleur et je resterai la nuit ainsi...

**Göteborg** :

Nous cherchons le guichet pour prendre de l'argent français...

(décidément, les tarifs des bateaux sont bizarres...)

Embarquement... le même bateau confortable...

Grande toilette... rasage... je tiens ma lame de rasoir à la main... ça va...

Je lave le col de mon sous-vêtement, et mes chaussettes, que je ferai rapidement sécher aux providentiels séchoirs à mains pour motards en voyage...

A la fin je sèche mes chaussures et mes chaussons (fourrés) emplissant les toilettes d'une forte odeur de pieds... et je me sauve...

Pendant que mes camarades dorment, j'écris.

Je prends des photos sur le pont... le spectacle est magnifique...

Nous finirons notre monnaie suédoise au supermarché du bord.

**Frederikshavn.**

Le Danemark est là...

Nous nous installons dans un coin du hall de la compagnie **Stena-Line**, comme à l'aller.

Nous tentons une expérience culinaire avec le réchaud à essence, en espérant ne pas être virés avant la fin du repas. Nous ne serons pas inquiétés.

Après un bon repas chaud, fait de saucisses aux haricots, nous montons dans la grande salle d'attente d'embarquement.

Dans le recoin correspondant à l'étage, j'écris, et mes camarades s'endorment.

A travers les grandes baies vitrées, je vois tout le port... En face, ce sont les chantiers navals. Je distingue trois bateaux en construction, dont la couleur rouge foncé de l'antirouille tranche ; d'autres, des ferries, sont en réparation, juste en bas.

Des bateaux entrent, la gueule grande ouverte, et manœuvrent au centimètre près, se garant pour vomir leur flot de voitures et de camions.

J'observe les manœuvres précises, efficaces, semblant suivre un rituel.

Norma se réveille, et téléphone à sa famille. Nous décidons de manger avant de partir (encore).

Même scénario que tout à l'heure, même résultat espéré.

C'est encore Norma qui s'occupe de la cuisine, tâche qu'il affectionne et exécute avec brio !

Tout se passe bien et nous repartons. Norma et moi aux guidons !

Il fait moins six degrés et un vent violent. J'ai l'impression qu'il fait presque chaud, après le moins vingt-cinq / moins trente d'il y a, à peine trois jours !

Je sors du port, la E3, une très belle route, bien dégagée... Enfin, je peux ouvrir les gaz, sans me mettre en travers ! Quel plaisir ! Quatre-vingt, quatre-vingt dix, ou cent, impeccable ! Des poids-lourds qui sortent du bateau me doublent, j'accélère, et je suis le dernier à bonne distance...

Je crois que les difficultés sont terminées, ces camions m'ouvriront la route jusqu'en Allemagne.

Cinq kilomètres plus loin, ils ralentissent... la neige ne laisse que deux traces dans lesquelles je dois viser, à pleine vitesse...

Non ! Ce n'est pas possible ! Ça recommence !  
C'est le vent qui, venant de notre gauche (de l'est) ramène inexorablement la neige de la plaine sur la route.

C'est de pire en pire, les congères sont quelquefois très hautes. Le vent, très violent, nous pousse sur la droite, et nous fait faire de gros écarts sur la chaussée glissante.

J'ai peur qu'une rafale plus violente ne me jette au fossé.

Par portions, la route est dégagée...

Nous nous lançons, mais nous nous retrouvons, inévitablement, dans une dangereuse congère, un peu plus loin.

La neige balaye la route en travers, spectacle féérique, dans la lueur de mon phare mais souvent, à un point tel, que je ne vois pas à cinq mètres...

Les petits flocons s'infiltrèrent partout...

Nous croisons deux bulldozers qui repoussent la neige à droite, l'impressionnante lame au ras du bitume laissant échapper des gerbes d'étincelles dans un bruit d'enfer !

Norma laisse la place à Jean-Luc car il a très mal aux reins !

Jean-Luc roule devant car son moteur est toujours d'utilisation difficile et ses pots rougissent maintenant sur cinquante centimètres... les miens sur trente...

Vivement que nous soyons en Allemagne, car je pense que l'essence scandinave y est pour quelque chose !

Après cent soixante-dix / cent quatre-vingt kilomètres, je cède à la fatigue.

Thierry prend ma place car je n'ai pas dormi aujourd'hui. La neige s'est mise à bien tomber. Je m'endors... Quand je me réveille, nous sommes arrêtés.

Ils ont dû trouver un abri.

### **DIMANCHE 22 JANVIER 1984**

Le matin, j'entends un bruit de sirène... Je me lève... le café chauffe...

Mes compagnons ont trouvé refuge dans les toilettes (féminines) de l'autoroute, car au bout de quarante ou cinquante kilomètres, ils

se traînaient à vingt kilomètres à l'heure entre les congères.

Ils m'apprennent que des policiers danois viennent de les prier de quitter les lieux. La patrouille semblait être constituée comme souvent en France : un grand assez âgé mais coulant, et un petit jeune intransigeant...

Quand Thierry, apprend au grand d'où nous venons, cela se passe bien (« Cold, cold » : inévitables).

Nous déjeunons, ou plutôt, ils déjeunent, car j'ai renversé l'eau chaude au moment de me servir le dernier...

Nous prenons des photos.

Les motos sont recouvertes de neige. Et Thierry et Norma reprennent du service !

Nous roulons, maintenant, et l'attelage dérape constamment.

Par moments, je sens le moteur qui peine un peu, le side est hésitant, comme cherchant sa route.

Nous traversons une zone de neige, et mon écriture, déjà difficile à lire, s'en ressent !

Norma arrête, son moteur tourne sur un cylindre... Je le vois qui s'affaire... Sans doute un anti-parasite qui a pris l'eau.

Pour la première fois depuis bien longtemps, je peux voir à travers les vitres du panier qui se sont dégelées. Le givre qui recouvrait les boulons en laiton du pare-brise et les faisait joliment doubler de volume a disparu.

La route est maintenant dégagée sur une voie. Elle a dû être salée.

Quelquefois, un poids-lourd nous double, nous aspergeant de neige fondue et sale.

Nous approchons de la frontière... l'excellent réseau des autoroutes allemandes me réjouit à l'avance.

Je ferme les yeux et vois le bitume qui défile, scandé par la ligne blanche discontinue que ma roue avant avale.

Voilà maintenant sept mille kilomètres que nous roulons et ça devient obsédant...

La route se dégage un peu et nous roulons à quatre-vingt dix

kilomètres à l'heure.

A la frontière allemande, Norma change mille deux cents francs français en marks.

Nous en profitons pour manger une saucisse-frites, et c'est reparti (trois plaques de chocolat plus tard...)

Toujours dans le side, j'ai très chaud (il fait moins trois degrés).

Il fait maintenant noir, et nous roulons bien.

Le trafic est intense et nous sommes sans cesse doublés par d'autres véhicules.

Nous faisons le plein, et un petit nettoyage des carreaux !

Les pots rougissent toujours, et nous ne savons pas pourquoi !

Nous décidons de modifier l'avance.

Thierry, le spécialiste Béhème s'affaire. Nous restons là trois heures...

Changement des rupteurs déjà usés... Réglage de l'avance...

Vérification des niveaux... Et nous mangeons une saucisse-frites au restau, deux cents mètres plus loin.

Nous repartons, il est vingt trois heures trente...

Je conduis. Le pot droit rougit toujours !

Tant pis ! Direction **Cologne**... Il neige, mais l'autoroute est immédiatement salée.

Nous traversons le **Rhin** et la **Ruhr**...

Une usine, haute comme un gratte-ciel, vomit un épais nuage de fumée, qui monte difficilement dans le ciel...

A cinq heures, nous nous arrêtons pour faire le plein.

Un petit café et nous attaquons la... soixante-dixième plaque de chocolat !!!

La frontière est proche. **Liège** à cinquante kilomètres. Je m'endors...

Je me réveille... **Bruxelles**, beaucoup de circulation à cette heure !

Neige fondue... dégueulasse...

Thierry a des problèmes d'anti-parasites.

La partie inférieure des motos est blanche de sel ! Le soleil brille...

La **FRANCE** !!!!!!!

Le douanier :

- « Vous venez d'où ? »

- « De Norvège »

- « Ouh la la, ça fait beaucoup de kilomètres ! Allez-y, passez ! »

Je prends le guidon.

Nous vidons les bidons, avec cela, nous rentrons.

Je prends cette route que je connais bien, ça roule impeccablement, et le soleil ! Quel plaisir !

**Bapaume** ! Enfin un vrai café, pas une tasse d'eau chaude !

Nous sommes le **lundi 23 Janvier 1984**, et il est **treize heures**.

Nous arrivons à **Amiens**...

Un restaurant ! Une entrecôte-frites, le tout sans sucre !

Et, un petit tour au concessionnaire **BMW** et au « **Courrier Picard** »...